

Sinteze teoretice

Le changement climatique: quel défi pour la psychologie sociale?

Andreea ERNST-VINTILĂ¹, Sorin CHEVAL²

Résumé: Ce texte présente quelques éclairages qu'apporte la psychologie sociale sur la question des problèmes environnementaux tels que le changement climatique. On explore le lien entre attitudes et comportements et la question des normes sociales et des comportements pro-environnementaux. On pose que la Théorie des Représentations Sociales est un outil pertinent pour analyser la pensée sociale liée au changement climatique. Cette théorie permet notamment d'aborder, grâce à la notion d'implication personnelle, des questions telles que: comment les gens pensent-ils leur situation face au risque de changement climatique? Se sentent-ils concernés? Pensent-ils que c'est important? Pensent-ils y pouvoir quelque chose? Qu'est ce qui fait qu'ils agissent, ou qu'ils s'abstiennent d'agir pour le freiner? Un bref commentaire sur la Théorie des Représentations Sociales montre comment elle peut éclairer ces questions.

Psychologie et problématiques environnementales: liens ignorés

Dans l'hypothèse où les problèmes environnementaux en général, et particulièrement le changement climatique, sont liés à l'activité humaine, une précision s'impose: il ne s'agit pas réellement de problèmes de l'environnement, mais de problèmes qui résultent de l'inadéquation entre les actions par lesquelles les êtres humains satisfont leurs besoins et désirs, et les processus naturels qui maintiennent l'intégrité écologique de la planète.

Comment les psychologues sociaux peuvent-ils contribuer à «l'avenir durable»? Au-delà de catalyser la prise de conscience et d'agir sur le changement comportemental, ils interviennent aussi dans l'enseignement et l'éducation des scientifiques, des décideurs, voire des futurs militants. Il s'agit alors de proposer le regard de la psychologie sociale sur les liens fondamentaux qui existent entre le comportement humain et l'environnement, et sur les solutions que la discipline peut apporter à une situation souvent perçue comme

¹ Aix-Marseille Université, Université de la Méditerranée, France.

² Administration Nationale Roumaine de Météorologie.

une crise. Toutefois, paradoxalement, la psychologie, et particulièrement la psychologie sociale, sont aujourd'hui absentes de la plupart des formations en sciences de l'environnement. De même, tout aussi paradoxalement, les problématiques environnementales sont loin d'être centrales dans la plupart des formations universitaires en psychologie, qu'il s'agisse des pays industrialisés ou non³.

En ce qui suit, nous proposons quelques éclairages psychosociaux sur les questions environnementales et plus particulièrement sur celle du changement climatique.

Le lien entre attitudes et comportements

La faiblesse du lien entre les attitudes et les comportements liés à un objet est connue en psychologie sociale depuis plus d'un demi-siècle. La notion de dissonance, proposée par L. Festinger en 1957 déjà, traduit l'inconfort qui résulte de leur inadéquation. La faiblesse de ce lien se manifeste aussi dans le domaine environnemental: de nombreuses études montrent que les attitudes envers l'environnement sont des faibles prédicteurs des comportements pro-environnementaux. Lorsqu'on veut utiliser les attitudes comme prédicteurs du comportement, il faut (a) mesurer celles-ci d'une façon qui inclue l'affect, les connaissances et l'intention comportementale; (b) mesurer les attitudes et les comportements au même niveau de spécificité; et (c) prendre en considération des contraintes comportementales qui dépassent le niveau de l'acteur (Kaiser, Wölfling, et Fuhrer, 1999). Il s'agit alors de prendre en compte des contraintes géographiques, logistiques, économiques, etc. Par exemple, dans le cas de l'utilisation régulière de la voiture personnelle au lieu du transport public, il faut savoir si l'individu se déplace régulièrement loin de son domicile ou non, s'il dispose de transports publics à proximité de son domicile, si la fréquence des moyens de transport public est acceptable, s'il estime que le coût, aussi bien matériel que temporel, des transports publics est raisonnable. Du point de vue des contraintes sociales, il s'agit aussi de savoir, par exemple, quelle est la norme sociale dans son groupe: ses prochains sociaux utilisent-ils les transports publics, ou bien la voiture personnelle? L'utilisation de la voiture personnelle (quelle voiture?) peut alors avoir une fonction identitaire.

³ Cf. www.teachgreenpsych.com, site web mis en place par B. Scott, chercheure et enseignante américaine en psychologie, en faveur de la contribution de la psychologie à l'éducation environnementale.

Les normes sociales et les comportements pro-environnementaux

Les intervenants en matière d'éducation pro-environnementale savent intuitivement que les normes sociales influencent les comportements. Mais comment s'appuyer sur la force des normes pro-environnementales, lorsque ce sont souvent les comportements anti-environnementaux qui sont normatifs? Cialdini (2003) a proposé d'explorer l'influence des différents types de normes sociales. Cet auteur suggère ainsi d'approfondir la distinction entre les comportements qui subissent l'influence normative (« *Je ne veux pas me faire remarquer en faisant autre chose que mon groupe* »), et ceux qui subissent l'influence informationnelle (« *Je ne veux pas faire d'erreur* »). Cialdini, Reno et Kallgren (1990) ont distingué ainsi plus en avant entre les normes « prescriptives » ("*injunctive norms*") (ce que la plupart des gens approuvent ou désapprouvent, trouvent acceptable ou inacceptable, ce qu'un individu sent qu'il est *convenable* de faire), et les normes « descriptives » (ce que la plupart des gens font effectivement). Dans le cas des comportements « environnementalement responsables » ces normes sont souvent en contraste: la plupart des gens approuvent ces comportements, mais la plupart des gens ne les font pas. Cialdini, Reno et Kallgren (*op. cit.*) ont testé l'importance de ces deux types de normes par des études de terrain sur le *littering* (le phénomène par lequel les déchets (papiers, cannettes, boîtes de repas « à emporter », etc.) finissent par terre au lieu d'aller à la poubelle). Notre société a bien des normes prescriptives contre le *littering*, mais dans certaines situations la norme descriptive est de jeter les déchets par terre: c'est alors que des interactions intéressantes peuvent survenir. En effet, les comportements des individus ne sont plus soumis à une seule de ces normes, mais à l'interaction des deux. Par exemple, dans une première étude, les résultats ont montré que dans un environnement où des déchets traînaient déjà par terre, les participants avaient plus tendance à jeter les déchets par terre après avoir vu un complice le faire; toutefois, dans un environnement propre, les participants qui avaient vu ce complice jeter les déchets par terre avait moins tendance à le faire que ceux qui ne l'avaient pas vu. Dans les deux cas, la norme sociale prescriptive est largement contre le *littering*, mais le comportement des participants a subi l'influence de la norme descriptive indiquée par le contexte (le lieu) et le comportement du complice. Ces résultats ont incité Cialdini (2003) à attirer l'attention sur le fait que les campagnes de sensibilisation qui soulignent les mauvais comportements peuvent avoir des effets boomerang en ceci qu'elles attirent l'attention sur les normes descriptives en faveur des comportements anti-environnementaux.

La pensée sociale et le changement climatique

Les notions de norme et identité convoquées ci-dessus sont au cœur des logiques sociales qui président à la *pensée sociale*, une notion qui désigne à la fois la spécificité de la pensée quand elle prend pour objet les phénomènes sociaux et la détermination constitutive de cette pensée par des facteurs sociaux (Rouquette, 1973). La pensée sociale a pu être formalisée par la Théorie des Représentations Sociales, un paradigme qui permet de prendre en compte à la fois les aspects collectifs et les aspects subjectifs des phénomènes psychosociaux tels que, par exemple, les risques collectifs comme le changement climatique.

Grâce à ce paradigme, on peut proposer une approche psychosociale de la perception du changement climatique, entendu comme risque collectif, i.e., risque collectivement vécu et construit, susceptible d'affecter une collectivité. Ce type de risques⁴ partagent, malgré leurs différences de nature, une série de caractéristiques justifiant un questionnement commun. Ils semblent tous, à des degrés divers, susceptibles de: (1) mettre en cause des intérêts collectifs vitaux (intégrité physique des personnes, patrimoine écologique, biologique, etc.), (2) porter atteinte aux fondements sociopolitiques (pertes de légitimité et d'autorité des institutions, remise en cause des principes, règles et dispositifs juridiques ou politiques organisant la citoyenneté et la solidarité, etc.), et (3) affecter gravement les capacités de connaître et d'interpréter la réalité (inadéquation des outils techniques et scientifiques, des traitements politiques et symboliques, etc.). Par conséquent, une question se pose par rapport à tous les risques collectifs: peut-on prévenir ou limiter les catastrophes? Pour y répondre, on convoque parfois les sciences humaines et sociales telles que la géographie, l'histoire, la sociologie, l'économie, enfin parfois la psychologie⁵.

Les représentations sociales : quelques fonctions

Dans la perspective psychosociale proposée ici, on entend une représentation sociale comme une « façon de voir localement et temporairement partagée par

⁴ D'autres exemples de risques collectifs sont les attentats, inondations, ouragans, pandémies, pollutions, séismes, le terrorisme, etc.

⁵ Dans le domaine de la psychologie, c'est surtout psychologie individuelle qui a jusqu'ici permis de proposer des éléments de réponse, grâce notamment à l'approche psychométrique développée autour de Paul Slovic, Sarah Liechtenstein et Baruch Fischhoff. Ce paradigme, aujourd'hui dominant, est fondé par l'idée que chaque aléa (naturel ou anthropogénique) a un pattern de qualités qui détermine comment les individus perçoivent le risque et adoptent les conduites associées. Mais les spécialistes constatent que les fondements empiriques des résultats issus de cette approche sont insuffisants (Sjöberg, 2002) et les analyses parfois inadéquates (Marris et O'Riordan, 1996).

une communauté donnée, qui permet l'appropriation cognitive d'un aspect du monde et guide l'action liée à lui » (Rouquette, 1994).

Cette définition résume plusieurs fonctions des représentations sociales. Outre la fonction de *savoir*, grâce à laquelle elles permettent aux individus de comprendre et d'expliquer la réalité en l'intégrant dans un cadre cohérent avec leurs valeurs et opinions, les représentations sociales assurent une *fonction identitaire*: elles permettent aux individus de se situer dans un groupe social et participent au maintien de l'identité d'un groupe et de ses spécificités, c'est à dire de sa différenciation des autres groupes.

En termes pratiques, les représentations sociales remplissent une fonction *d'orientation* : elles guident les comportements et les pratiques liés à leur objet. Les représentations interviennent directement sur la définition de la finalité de la situation donc déterminent le type de relation pertinente pour l'individu. Par ailleurs, elles produisent un système d'anticipations et d'attentes, c'est-à-dire que les individus filtrent et interprètent les informations relatives à l'objet afin de les rendre conformes à leur représentation de celui-ci.

Enfin, les représentations prescrivent des comportements et des pratiques, jouant le rôle de norme sociale (fonction *prescriptive*), et permettent de justifier les prises de position et les comportements (fonction *justificatrice*).

L'implication personnelle, variable explicative majeure de la pensée sociale

Analyser la pensée sociale liée au changement climatique passe par des questions centrales: comment les gens pensent-ils leur situation face à ce risque ? Se sentent-ils concernés? Pensent-ils que c'est important? Pensent-ils y pouvoir quelque chose? Qu'est ce qui fait qu'ils agissent, ou qu'ils s'abstiennent d'agir pour le freiner?

La Théorie des Représentations Sociales propose *l'implication personnelle* comme variable explicative majeure de la pensée sociale. Elle traduit le rapport d'un individu à un objet: il y a implication maximum relativement à un risque lorsque l'individu se sent concerné, que l'affaire est d'importance et qu'il y peut quelque chose. On pose qu'une modification de l'implication entraîne la modification de certains aspects de la représentation du risque. Quels aspects ? Comment ces modifications affectent-elles les conduites ?

Des résultats empiriques et expérimentaux sur la pensée sociale à l'œuvre dans la perception des risques naturels (inondations, Baggio et Rouquette, 2006; séismes, Gruev-Vintila et Rouquette, 2007) montrent que les représentations sociales de ces risques sont dans tous les cas normatives, évaluatives. Cette nature évaluative devient encore plus saillante chez les individus impliqués, qui se sentent concernés et trouvent l'affaire d'importance, mais pensent qu'ils n'y

peuvent rien quant au risque. On a donc à faire à des formations de la pensée sociale très peu fonctionnelles, à faible orientation pratique. Une représentation est appelée fonctionnelle lorsqu'elle est activée en vue d'une action (ou par elle): c'est elle qui assure la planification et l'orientation de l'action et qui rend possible un comportement adapté aux modifications de l'environnement dans une situation spécifique. Or, les représentations des risques collectifs sont de nature normative et non manquent fonctionnelle. En d'autres termes, ces représentations, censées guider les conduites liées aux risques, sont en réalité très faiblement prescriptives.

Ces conclusions résultent de recherches sur les risques naturels. Qu'en est-il des risques anthropiques, qui sont des conséquences de l'activité humaine, tel que le changement climatique? On a là un cas qui s'en distingue, parce qu'il peut être perçu de manière différenciée. Selon les groupes, il peut être imputable à une *intervention humaine* (par exemple, par des groupes de militants pro-environnementaux) ou, au contraire, non-imputable à une *intervention intentionnelle assignable* (pour d'autres groupes, par exemple les scientifiques partisans de la théorie astronomique du changement climatique, selon laquelle ceux-ci résultent des caractéristiques orbitales de la Terre, qui jouent de manière cyclique sur la quantité de radiation solaire qu'elle reçoit en surface (Milankovitch, 1920). Ces représentations sociales et ces imputations différenciées du changement climatiques peuvent s'accompagner de différences sur au moins une des composantes de l'implication personnelle des individus: la capacité perçue d'action. On peut penser que la capacité perçue d'action liée au changement climatique est élevée chez les militants pro-environnementaux, et plus réduite chez les scientifiques adeptes de la théorie astronomique.

Une taxonomie des objets « de peur » et des événements catastrophiques

Une taxonomie qui oppose les objets « de peur » a été proposée dans le cadre théorique de la pensée sociale par Rouquette (2007). Selon cet auteur, Un objet de peur et la "raison" qu'on lui attribue, c'est-à-dire la classe d'appartenance dans laquelle on le range, sont deux choses différentes. La même catastrophe peut prendre plusieurs sens selon les groupes qui la considèrent ou, dans un même groupe, selon les moments de l'histoire (voir par exemple Quenet, 2005, à propos des tremblement de terre; ou encore, sur le rôle de l'implication personnelle dans la représentation des séismes, Gruev-Vintila et Rouquette, 2007). Ainsi elle peut être vue soit comme la punition de certains excès ou pratiques imprudentes, soit comme un simple hasard sans intention sous-jacente, soit comme le résultat d'une intention (d'un complot de certains groupes d'intérêts financiers, etc.). Ainsi, *de ce point de vue, et que ce soit dans le réel*

ou dans l'imaginaire, l'origine des événements inquiétants ou effrayants se décline, semble-t-il, selon quatre cas:

- Intervention humaine directe: on considère que l'événement catastrophique est dû à l'action d'"agents du Mal", d'ennemis cruels ou pervers;

- Intervention humaine indirecte: l'événement apparaît ici comme un effet en retour du progrès technique ou d'une politique économique particulière que l'on juge en général négativement (par exemple le réchauffement de la planète);

- Intervention non humaine : il s'agit d'un châtement de Dieu, décidé par Lui en punition d'une faute.

- Enfin, il n'y a pas d'intervention intentionnelle assignable (qu'elle soit d'origine humaine ou non): la catastrophe est une variation statistique, un aléa de la "Nature" Elle se produit en somme "sans raison".

Le tableau suivant systématise ces quatre configurations :

Tableau 1. Les quatre "raisons" d'origine d'un objet de peur
(*apud* Rouquette, 2007)

Humain intentionnel A (11) « terrorisme »	Intentionnel non-humain B (10)
Humain non intentionnel C (01) « changement climatique »	Non intentionnel non-humain D (00) « changement climatique » « risques naturels » : séismes, etc.

Ces différents cas de figure peuvent s'articuler différemment dans le traitement socio-cognitif d'un même événement catastrophique⁶. Il ne s'agit pas seulement d'attribution de causalité ou de responsabilité juridique et morale des

⁶ Rouquette (2007) prend un exemple contemporain : la canicule de 2003 qui a entraîné en France des milliers de victimes. Elle a été située, selon les groupes idéologiques, et selon la presse d'opinion leur correspondant, en D ou en C (la première ligne du tableau, celle de l'intentionnalité, paraissant absurde dans ce cas). Rouquette cite aussi les grandes invasions de l'histoire, qui furent souvent interprétées comme étant "le fléau de Dieu" : on a alors A vs. B (la cruauté de l'envahisseur n'est que l'instrument d'une punition divine, le "châtiment" des fautes commises ou de l'impiété régnante).² Ou encore un autre objet célèbre et récurrent de peur collective : la famine, la pénurie. Selon les groupes, celle-ci a pu être attribuée (Rouquette, 2007) :

A - Aux affameurs du peuple

D - Aux mauvaises récoltes après les intempéries

B - Au châtement de Dieu pour telle ou telle faute

C - A l'incurie du gouvernement (qui n'a pas su créer de stocks, etc.)

acteurs; il s'agit d'attribution de statut événementiel (c'est aussi ce qui se passe, justement, pour les "événements extraordinaires", qui sont construits après coup comme tels et se trouvent susceptibles de mobiliser plusieurs sortes de causalités, alternatives ou concurrentes; voir par exemple de Rosa (2005), à propos des attentats du 11 septembre 2001).

Conclusion

Les psychologues deviennent de plus en plus conscients de leur rôle pour freiner les effets supposés dévastateurs du changement climatique : la meilleure solution au changement climatique serait, disent-ils, le changement comportemental. Ainsi, A. Kazdin, président de l'Association Américaine de Psychologie (APA)⁷, la plus grande association de psychologues du monde, disait récemment : « *Dans tout problème de société qui implique le comportement humain, et c'est le cas changement climatique, les psychologues ont un rôle à jouer* ». L'argument de Kazdin est que, si le changement climatique est réellement lié à l'activité humaine comme le pensent certains scientifiques, alors le changement du comportement humain est le pas le plus important à faire pour corriger le problème (Price, 2008). La théorie des représentations sociales semble un outil pertinent.

Rezumat: Acest text prezintă câteva lămuriri pe care le poate aduce psihologia socială asupra problemelor de mediu de tipul schimbării climei. Se explorează legătura dintre atitudini și comportamente, precum și chestiunea normelor sociale și a comportamentelor pro-ambientale (în favoarea mediului). Se propune Teoria Reprezentărilor Sociale ca instrument pertinent pentru analiza gândirii sociale legate de schimbarea climei. Grație noțiunii de implicare personală, această teorie permite în special abordarea unor întrebări de tipul: cum gândesc oamenii raportul lor cu riscul schimbării climei? Cât se simt ei de vizați? Cât de important este pentru ei acest fenomen? În ce măsură percep ei că acțiunea lor este eficace ca să frâneze acest proces? În definitiv, de ce oamenii acționează, sau se abțin să acționeze? Un scurt comentariu asupra Teoriei Reprezentărilor Sociale arată cum aceasta poate aduce lămuriri asupra întrebărilor precedente.

Abstract: This study presents some insights that social psychology may bring in understanding environmental problems such as climate change. The link between attitudes and behaviours and also the issue of pro-environmental social norms and behaviours are explored. Social Representations Theory is proposed as a pertinent instrument for analysing the social thinking related to climate change. Thanks to the

⁷ Selon le site web de l'association, l'Association Américaine de Psychologie (American Psychological Association, APA) compte 148,000 membres, un nombre qui en fait la plus grande organisation des psychologues.

concept of personal involvement, this theory facilitates the approach of questions such as: how do people position themselves in relation to the risk of climate change? To which extent do they feel preoccupied by this phenomenon? How important this phenomenon is to them? To what extent do they feel that their action is efficient in order to stop this process? And finally, why do people take action or refrain from doing so? A short comment on Social Representation Theory indicates how it could bring light upon the previous mentioned questions.

Références citées

- Baggio S. et Rouquette, M.-L. (2006). La représentation sociale de l'inondation : influence croisée de la proximité au risque et de l'importance de l'enjeu. *Bulletin de psychologie*, 59 (1) / 481.
- Cialdini, R. B. (2003). Crafting normative messages to protect the environment. *Current Directions in Psychological Science*, 12, 105-109.
- Cialdini, R. B., Reno, R. R., et Kallgren, C. A. (1990). A focus theory of normative conduct: Recycling the concept of norms to reduce littering in public places. *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 1015-1026.
- De Rosa, A.-M. (2005). O impacto das imagens e a partilha social de emoções na construção da memória social : uma chocante memória flash de massa do 11 de Setembro até à guerra do Iraque. In C. Pereira de Sá (Ed.) *Imaginario e Representações sociais*, pp. 121-164. Rio : Museu da Rpublica.
- Gruet-Vintila, A. et Rouquette, M.-L. (2007). Social Thinking about Collective Risk: How Do Risk-related practice and Personal Involvement Impact Its Social Representations? *Journal of Risk Research* 10, 3-4/2007, p. 555-581.
- Milankovitch, M. 1920. *Théorie mathématique des phénomènes thermiques produits par la radiation solaire*. Paris : Gauthier-Villars.
- Kaiser, F. G., Wölfing, S., et Fuhrer, U. (1999). Environmental attitude and ecological behavior. *Journal of Environmental Psychology*, 19, 1-19.
- Price, M. (2008). Changing behavior by degrees. *Monitor on psychology, A publication of the American Psychologist Association* 39, 3, 48-51.
- Quenet, G. (2005). *Les tremblements de terre au XVIIème et XVIIIème siècles*. Seyssel : Champ Vallon.
- Rouquette, M.-L. (1973). La pensée sociale. In S. Moscovici (Ed.). *Introduction à la psychologie sociale*, Tome 2. Paris : Larousse
- Rouquette, M.-L. (1994). *Sur la connaissance des masses*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble
- Rouquette, M.-L. (2007). Une taxonomie des peurs collectives. *Psicologia*, XXI, 2, 17-29.